

*Fiction & Cie*

**Marina Skalova**  
**Exploration du flux**



*Seuil*



EXPLORATION  
DU FLUX

## Du même auteur

Atemnot (Souffle court)  
*prix de poésie de la Vocation*  
*Cheyne éditeur, 2016*

Amarres  
*L'Âge d'Homme, 2017*

*Fiction & Cie*



Marina Skalova

EXPLORATION  
DU FLUX

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-139404-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

*À la mémoire de Philippe Rahmy,  
premier lecteur, ami, frère en écriture*





Ce qui est ne *devient* pas, ce qui devient n'*est* pas.

Friedrich Nietzsche

Nous entrons et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves; nous sommes et nous ne sommes pas.

Héraclite



11 septembre 2015. Aux frontières de l'Europe, l'afflux de migrants se poursuit. L'Allemagne a annoncé l'accueil de 30 000 réfugiés parmi les 800 000 qui frappent à sa porte. La Hongrie a construit un mur autour de sa frontière. La France veut partir en guerre contre l'État islamique. L'État islamique attaque le peuple syrien. Le peuple kurde est en guerre contre l'État islamique. La Turquie attaque le peuple kurde. La Russie bombarde la Syrie. La Syrie continue à bombarder son peuple. La Suisse regarde. L'économie reste stable.

Ce sont des mots, des images. Un afflux d'images. Ce mot d'abord. Afflux. Flux humains, flux financiers, flux migratoires. Flux, comme fleuve, fluvial, to flow, avoir un bon flow. Flux, ce mot, avec un x. Un x comme génération branchée. Un mot de hipster, me dit-on. Un mot de la globalisation. La globalisation, c'est quand le monde entier est devenu un village. La globalisation, c'est quand le monde entier peut se connecter sur Facebook, scroller, liker, partager. Le monde entier est devenu un village Facebook. Des amis montrent des photos de leur bébé, des amis m'invitent à des expositions, des amis annoncent leurs publications. Des amis lancent des appels à projets,

des appels à résidences. Des amis lancent des appels à l'aide. Des amis appellent à l'aide parce qu'ils n'ont plus de lieu de résidence. Des amis appellent à l'aide parce qu'ils sont dans un camp de réfugiés et qu'ils ont besoin de tentes, de draps, de nourriture, de vêtements. Des amis appellent à l'aide parce qu'ils sont dans un camp de réfugiés à la frontière libanaise et qu'une épidémie de typhus s'y est propagée. Une épidémie de typhus dans un camp de réfugiés. Comme chez nous, comme au Moyen Âge. Comme dans nos contrées, avant qu'on ne devienne l'Europe et que l'Europe ne devienne une forteresse. Ils demandent des médicaments. Ils sont à huit mille kilomètres de chez moi et j'ai le choix entre liker, scroller ou partager. Les images affluent, un flux d'images, les bébés, les pièces de théâtre, les articles du Gorafi, les soirées marshmallows, la crise du logement, les camps de réfugiés, et j'ai le choix entre liker, scroller ou partager. Je peux bloquer les images de certains posts, aussi. Si elles en venaient à trop m'atteindre. Si elles en venaient à m'atteindre de trop près, à nouer mon estomac ou ma poitrine. Si le village global venait forcer les remparts de la forteresse que sont ma chair, mon corps, mon confort.

*Mais on ne force pas la forteresse. On ne la force pas comme ça. La forteresse du corps, chez nous, elle est protégée par des lois. Des droits de l'homme et des droits de la femme. Des droits de l'homme et des droits de la femme, qui ont été inventés pour que nul ne puisse pénétrer à l'intérieur de la forteresse. Des droits de l'homme et des droits de la femme, pour que la forteresse soit impénétrable. Inviolable. Inaliénable.*

Des migrants ont pris la gare de Budapest d'assaut, nous dit-on. Prendre d'assaut, c'est une expression qui tire son origine du Moyen Âge. Elle qualifiait les batailles menées pour s'emparer des châteaux voisins. Elle désigne l'action d'assaillir, d'attaquer brusquement. On prend d'assaut une ville, un pays, la plupart du temps on est armé, avant on faisait ça avec des chevaux, maintenant on déploie des troupes au sol, on tend une embuscade ou alors on est accompagné par des tanks et puis on prend d'assaut. Il y a des fusils qui sont faits exprès pour ça, on appelle ça des fusils d'assaut.

*On a construit la forteresse autour d'un certain nombre de principes. On s'est mis d'accord sur un certain nombre de principes et on a construit des remparts tout autour pour protéger les principes. Les principes sont fragiles. Ils prennent froid facilement. On a peur qu'à long terme, si on laisse la porte ouverte pendant trop longtemps, les principes s'enrhument et développent des maladies. Il n'y a pas forcément de vaccins chez nous pour se protéger des maladies qui pourraient s'emparer des principes.*

C'est là que sur Facebook, tout le monde commence à cliquer, à liker et à partager la photo d'un petit garçon. Un petit garçon, avec un petit pull rouge et un petit pantalon bleu, que la houle a craché dans la nuit. On le voit allongé là, sur le ventre. On le voit allongé là, sur le ventre, et on pense au type du poème de Rimbaud, allongé sur le dos, avec deux trous rouges sur le côté droit. Et puis là, d'un coup, c'est la frénésie. Ça clique et ça like et ça clique et ça like et ça scrolle et ça buzz et ça clique et ça like de

partout. C'est des flux, des ondes, des vagues. Ça coule, ça jaillit, ça afflue, ça met tout à flots et à sang. Ça devient viral. Le virus des clics et des likes. On n'a pas le temps de réfléchir, on est ému, ça pourrait être notre enfant ou celui de la voisine, alors on like et on partage, on clique, on like et on partage parce qu'on se dit que celui-là, il fait bien l'affaire pour parler à la place des autres, ce gamin qui ne peut plus rien dire et qui n'a peut-être même jamais appris à parler, il nous lave de notre silence coupable, il nous fait un grand lavage d'estomac à coups de vagues qui affluent sur les bords de la Méditerranée, sur le rivage craquelé de la forteresse. Il nous permet de nous frotter les uns aux autres pour dégager un peu de chaleur humaine, il nous fait faire de l'électricité pour oublier le froid qui fait qu'on s'enrhume, il fait tomber nos vieilles peaux, il gomme nos péchés, notre cœur, notre poitrine, notre indifférence et notre culpabilité, un grand gommage collectif pour nous consoler de n'avoir rien dit pendant tous ces mois, toutes ces années, où on a simplement regardé les autres, tous ces autres, se faire rincer par les vagues.

*Les maladies les plus graves touchent les sujets qui vivent au sein de la forteresse et qui ne s'intéressent pas aux principes. La gangrène les ronge de l'intérieur. Quand elle a fini de les ronger, qu'il ne reste plus de chair, plus rien à ronger, plus que l'os sur lequel se limer les dents, alors il leur arrive de mordre leurs voisins. Ils brûlent leurs voitures devant les bibliothèques ou ils montent dans le train armés d'un fusil ou ils font un bain de sang dans les journaux qui impriment quatre fois par mois des caricatures avec de l'encre noire sur*

*du papier gris parce qu'il a été recyclé avant parce que ça fait partie des principes.*

Peut-être que c'est par contagion, si les gens qui ont fui la guerre, ils ont tellement la maladie de la guerre qui est entrée en eux, avec toutes ces explosions et tous ces bombardements qui sont tombés sur leurs villages pendant toutes ces années, que même lorsqu'ils partent en courant avec des baluchons et des enfants dans leurs bras et sur leur dos, ils ont tellement pris l'habitude d'être menacés avec des fusils d'assaut que, eux-mêmes, ils en viennent à prendre d'assaut ?

*La mer, elle peut accueillir 226 000 espèces, des poissons, des méduses, du corail, des baleines. La mer, elle couvre 70 % de la surface du globe alors elle peut bien prendre aussi quelques migrants. La mer, c'est comme tout le monde, elle doit revoir ses capacités d'accueil, comme tout le monde. Les migrants, ils vont là où on leur dit d'aller, il y en a qui font une demande pour débarquer sur la terre ferme et qui se retrouvent dans la mer. On n'a pas toujours ce qu'on veut dans la vie.*

Le migrant, c'est celui qui est fluctuant, c'est-à-dire changeant, hésitant, indécis. Il varie, va d'un objet à l'autre et revient au premier s'il y est forcé. C'est celui qui est flottant, subit des fluctuations, est en proie à des variations. Il est charrié par l'afflux des vagues, elles-mêmes fluctuantes, et qui risquent de le faire flotter dans l'eau. La migration, c'est un déplacement de populations qui vont d'un pays à l'autre pour s'y établir. C'est ce qui se passe quand il y a beaucoup de migrants qui affluent sur le rivage en

même temps. Il y a les migrations provoquées par les guerres, on appelle ça des exodes. Et il y a les migrations des barbares, on appelle ça des invasions. Les exodes, c'est quand beaucoup de gens partent en exil, et l'exil, c'est quand on peut demander l'asile. Pour demander l'asile, il faut un papier, une carte de vœux, une invitation. Sans invitation, on appelle ça une invasion. Comme le migrant flotte dans l'eau, il arrive que son invitation soit mouillée lorsqu'il arrive sur le rivage.

*Maintenant qu'on sait que les principes prennent froid facilement, avec tous ces malades qu'on a accueillis chez nous et qui ont rendu frileux tous nos principes, on a décidé que la meilleure façon de se battre contre les maladies, c'était de noyer les microbes, qui tentent d'assaillir nos principes. Certains sont bénins, d'autres sont dangereux, mais ça, on ne peut pas le savoir avant qu'ils ne traversent la mer pour atteindre la forteresse des principes. Alors on les laisse tous se noyer, sans distinction d'âge, de religion ou de dangerosité.*

Et puis sur Facebook, affluent les photos des camps, affluent les photos des trains, affluent les photos de ceux qui ne se sont pas noyés mais qui ont mis les pieds sur notre sol, dont les pieds foulent le même sol que nous, alors viennent les images des masses entassées dans les trains, des matraques des policiers, des trains que l'on fait partir en mentant sur leur destination, des murs de policiers à la sortie, des camps et des barbelés, et des épidémies de typhus dans les camps, sur notre sol, dans nos contrées, aujourd'hui, en Europe, à l'intérieur de la forteresse. Alors, avec les images, affluent les souvenirs. Les camps et les



trains, ce n'est pas comme les bateaux et les noyés, c'est quelque chose qu'on a déjà connu, c'est quelque chose contre quoi on a développé des vaccins, c'est pour ça, à l'origine, qu'on a eu besoin de tous ces principes, c'est là subitement, quand on voit les images qui affluent, qu'on se souvient qu'à la base, les principes c'étaient des vaccins, c'était ça qui devait nous protéger, parce qu'on avait dit Plus jamais ça, parce qu'on avait dit que plus jamais, les masses entassées, les barbelés, les camps et les trains.

*On se rend compte, alors, qu'il faut prendre des décisions. On se rassemble, tous ensemble. On n'arrive pas à se mettre d'accord. On se rend compte que la forteresse, elle n'abrite plus beaucoup de principes, en réalité, qu'on s'est trompés quand on a construit la forteresse et qu'on croyait que les principes seraient le ciment de la forteresse.*

Ceux qui migrent, ce sont ceux qui sont flottants. On ne peut pas leur faire confiance, ils sont instables, mouvants, ils changent d'avis comme de chemise, et ils ont plutôt intérêt à changer de chemise, vu qu'elle est mouillée quand ils arrivent, et que s'ils tombent malades, ils n'ont pas d'assurance-maladie. Les migrants et les réfugiés, ce n'est pas pareil. Les migrants, ils flottent sans savoir où ils veulent aller, tandis que les réfugiés, c'est simple, on sait qu'ils cherchent un refuge. C'est comme les animaux l'hiver, ceux qui ont besoin d'une tanière pour hiberner en paix. Alors on leur propose de se réfugier chez nous, on veut les recevoir dans la chaleur de nos tanières, pour leur faire partager notre petit salé aux lentilles et nos valeurs judéo-chrétiennes. On peut accueillir les réfugiés mais pas

les migrants, parce qu'ils arrivent tout enrhumés et qu'ils risquent d'éternuer dans notre petit salé aux lentilles.

*On s'aperçoit que certains pillent le ciment de la forteresse, la nuit, en cachette. Ils l'utilisent pour construire des murs. Ils amoncellent brique sur brique et ils renversent les principes par-dessus pour faire tenir les briques. Le ciment coule partout, il coule et il colle, des coulées entières de ciment s'échappent des briques et se répandent sur le sol.*

Un flux, c'est comme le ciment, c'est quelque chose qui coule. Il y a des nez qui coulent, dans les bouches, il y a de la salive qui coule, dans les seins, le lait coule, quand on fait l'amour, le sperme et la liqueur vaginale et le liquide séminal coulent, l'urine aussi elle coule, la merde elle coule, tout coule. À l'intérieur de la forteresse du corps, rien n'est solide, les parois flottent dans le liquide, le sang circule à travers les canaux, les canaux ils serpentent au cœur de la chair gorgée d'eau, ils longent les muscles pleins de flotte, les organes où circule la bouffe qui se transforme en merde qui se transforme en flotte, les organes où se nichent les œufs qui se transforment en sang ou en sperme et qui s'écoulent comme de la flotte, et puis tout circule, le sang, le sperme, les eaux, la merde, ça nage et ça patauge, ça nage, ça trébuche et ça patauge.

*Quand ils ont fini de construire, ils prétendent que les murs servent à protéger les principes, mais ce n'est pas possible puisque dans la nuit, ils ont tout renversé. On ne peut plus protéger les principes puisqu'ils ne sont plus dedans, à l'intérieur, mais*

*qu'on les a tartinés sur les briques pour faire tenir le mur, à l'extérieur.*

Au bord du mur de la forteresse, les forçats de l'exil ont arraché le grillage mis en travers de la voie d'accès, nous dit-on. Ils étaient prêts à en découdre avec les forces de l'ordre. L'armée a été obligée de riposter, de déployer les grands moyens. Des canons à eau et des bombes lacrymogènes ont été mobilisés pour repousser les migrants. Déployer, pour une fois, c'est un mot bien trouvé, vu que c'est un mot qui vient du vocabulaire militaire. Quand la guerre est déclarée, on mobilise des hommes et puis on déploie des soldats, on déploie un bataillon, on déploie des troupes. On mobilise les hommes en bonne santé, parfois aussi ils se mobilisent eux-mêmes, par exemple pour manifester, lorsqu'on déclare la guerre et qu'ils ne sont pas d'accord. Mobiliser, ça veut dire rendre mobile. On peut dire ça d'un canon à eau, vu que la plupart du temps, un canon à eau, ça avance sur des roulettes. Ce qu'on oublie de dire, c'est que quand on mobilise un canon à eau contre des personnes vivantes, même si elles ont été forcées à l'exil et qu'en réponse, elles ont arraché les grillages de la forteresse, les vagues sont tellement fortes que les personnes vivantes se fracassent sur l'asphalte. Elles peuvent se casser des bras, des jambes, parfois elles peuvent finir handicapées, en tout cas, on est sûr qu'en mobilisant les canons à eau, on fait ce qu'il faut pour les rendre immobiles.

*Le ciment, quand c'est renversé, ça colle partout. Ça adhère aux cheveux, aux chaussures et aux vêtements. Ça rend tout*

*gluant, parce qu'on ne sait pas quoi faire de tous ces principes qui sont liquides et qui fuient. Quand le ciment de la forteresse, il coule sur les citoyens, ça les rend tout pleins de bons sentiments.*

Lorsque les vagues affluent sur le rivage, il peut en arriver tellement qu'il y a des inondations. Les inondations, elles entrent dans les maisons, elles font nager les chaises, elles transforment les matelas en éponges et les frigidaires en paquebots. Quand il y a des inondations, la mer, elle vient jusque dans les maisons et les engloutit comme si c'était une baleine avec une bouche tellement grande qu'elle pourrait inviter tout le monde à prendre l'apéritif dans son ventre. Il faut se protéger des monstres marins qui transportent les inondations. C'est pour cela que quand les vagues ont débordé sur le rivage, des gens qui aiment leur pays ont pris des bidons d'essence et ont mis le feu aux centres d'accueil des réfugiés. Ils ont mis le feu pour lutter contre l'eau qui entrait partout et s'insinuait par tous les trous et risquait de faire exploser le frigidaire. Le feu, il paraît que c'est le seul moyen de lutter, quand il y a de l'eau partout.

*La forteresse, on l'a construite sans murs, comme ça on ne peut pas y mettre le feu.*

Le flux, il continue à couler, tout le temps, même quand les vagues s'apaisent. Parfois, la mer est calme. Alors, les barques cessent de balancer d'un côté à l'autre comme des hochets, tandis que les bébés entassés dessus bavent à la poupe et crachent leur petit déjeuner au lait maternel

Arnaud Delrue, *Un été en famille*  
Antoine Volodine, *Terminus radieux*  
Patrick Deville, *Viva*  
Thomas Pynchon, *Fonds perdus*  
Alain Veinstein, *Du jour sans lendemain*  
Patrick Deville, *Sic transit* (rééd.)  
We Are French (collectif), *France(s) territoire liquide*  
Olivier Rolin, *Le Météorologue*  
Alain Veinstein, *L'Introduction de la pelle*  
Thierry Clermont, *San Michele*  
Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*  
Patrice Pluyette, *La Fourmi assassine*  
Charly Delwart, *Chut*  
François Chaslin, *Un Corbusier*  
Julien Péluçon, *Kendokei*  
Jean-Marie Gleize, *Le Livre des cabanes*  
Roland Barthes, *Album. Inédits, correspondances et varia*  
Christian Thorel, *Dans les ombres blanches*  
Chantal Thomas, *Pour Roland Barthes*  
Maryline Desbiolles, *Le Beau Temps*  
Alain Mabanckou, *Petit Piment*  
Roland Barthes, *L'Empire des signes* (rééd.)  
Philippe Sollers, *L'Amitié de Roland Barthes*  
Roland Barthes, *La Préparation du roman* (nouvelle édition)  
Olivier Rolin, *À y regarder de près*  
Charles Robinson, *Fabrication de la guerre civile*  
Irène Fenoglio (dir. d'ouvrage), *Autour d'Émile Benveniste*  
Alain Veinstein, *Venise, aller simple*  
Xavier Girard, *Louise Bourgeois face à face*  
Philippe Artières, *Au fond*

Les Rencontres de Chaminadour, *Deville & Cie*  
Henri-Alexis Baatsch, *La Fin de la société carbonifère*  
Jean-Christophe Bailly, Éric Poitevin, *Le Puits des oiseaux*  
Gigi Riva, *Le Dernier Penalty*  
Eric Hazan, *Une traversée de Paris*  
Denis Roche, *La Disparition des lucioles* (rééd.)  
Chloé Delaume, *Les Sorcières de la République*  
Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*  
Jacques Henric, *Boxe*  
Roland Barthes, *Cy Twombly*  
Michel Braudeau, *Place des Vosges*  
Xabi Molia, *Les Premiers. Une histoire de super-héros français*  
Julien Decoin, *Soudain le large*  
Evguénia Iaroslavskaïa-Markon, *Révoltée* (traduit du Russe  
par Valérie Kislov)  
Amélie Lucas-Gary, *Vierge*  
Alain Veinstein, *Papiers peints*  
Sally Bonn, *Les Mots et les Œuvres*  
Fabrice Gabriel, *Une nuit en Tunisie*  
Patrick Deville, *Taba-Tabà*  
Chantal Thomas, *Souvenirs de la marée basse*  
Stéphane Audeguy, *Une mère*  
Marc Riboud, *La Jeune Fille à la fleur. Histoire d'une photographie*  
Anne Carson, *Atelier Albertine. Un personnage de Proust*  
Serge Toubiana, *Le Temps de voir*  
Gabrielle Schaff, *Passé inaperçu*  
Jean-Christophe Bailly, *Un arbre en mai*  
Rinny Gremaud, *Un monde en toc*  
Jean-Marie Gleize, *Trouver ici. Reliques & lisières*  
Julien Péluchon, *Prends ma main Donald*